Cécile Barraud, André Iteanu & Ismaël Moya, eds,
*Puissance et impuissance de la valeur. L'anthropologie
comparative de Louis Dumont*

Gérard Toffin

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/30826>

DOI : ERREUR PDO dans /localdata/www-bin/Core/Core/Db/Db.class.php L.34 : SQLSTATE[HY000]
[2006] MySQL server has gone away

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 15 mars 2018

Pagination : 199-202

ISBN : 978-2-7132-2733-2

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Gérard Toffin, « Cécile Barraud, André Iteanu & Ismaël Moya, eds, *Puissance et impuissance de la valeur. L'anthropologie comparative de Louis Dumont* », *L'Homme* [En ligne], 225 | 2018, mis en ligne le 15 mars 2018, consulté le 08 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/30826> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.30826>

Ce document a été généré automatiquement le 8 janvier 2021.

© École des hautes études en sciences sociales

Cécile Barraud, André Iteanu & Ismaël Moya, eds, *Puissance et impuissance de la valeur.* *L'anthropologie comparative de Louis Dumont*

Gérard Toffin

RÉFÉRENCE

Cécile Barraud, André Iteanu & Ismaël Moya, eds, *Puissance et impuissance de la valeur.*
L'anthropologie comparative de Louis Dumont. Paris, Cnrs Éd., 2016, 366 p., bibl.

- 1 LOUIS Dumont a produit une œuvre considérable. Il est l'auteur non seulement d'une synthèse magistrale sur le monde indien (*Homo hierarchicus*)¹, mais aussi de nombreuses études sur différents aspects du monde moderne européen : naissance de l'individualisme – de type égalitaire –, émergence de la catégorie de l'économie, spécificité de l'idéologie allemande. Dans le premier cas, ses recherches lient les faits et les idées ; dans le second, seules les conceptions de certains penseurs sont considérées. Malgré cette dissymétrie, c'est toute une sociologie comparée qu'il a bâtie avec, pour axe directeur, l'opposition entre monde holiste (traditionnel) et monde moderne. Sur l'Inde proprement dite, son opus *Homo hierarchicus* fut précédé d'une imposante monographie sur l'Inde du Sud qui atteste de sa parfaite connaissance des réalités ethnographiques. Pourtant, quelque cinquante ans après la publication de ses livres, Louis Dumont est davantage lu par les historiens, les philosophes, les économistes que par les anthropologues. Parmi ces derniers, il est de surcroît plus commenté et revendiqué dans le monde anglo-saxon, surtout en Angleterre, qu'en France où il reste marginalisé.

- 2 Le recueil publié par Cécile Barraud, André Iteanu et Ismaël Moya répond donc à de réelles nécessités. Les éditeurs entendent revenir aux fondamentaux de la démarche de Louis Dumont et montrer, textes à l'appui, sa richesse. L'accent n'est pas mis spécifiquement sur la notion de valeurs dans l'œuvre du maître. L'ouvrage est davantage centré sur la postérité des idées de Dumont et sa méthode comparative : il s'agit de montrer l'actualité de cet auteur dans l'analyse du monde contemporain, sa pertinence et sa fécondité théorique. C'est la raison pour laquelle, les trois auteurs principaux ne s'attardent pas dans leur riche introduction aux objections faites ici et là à *Homo hierarchicus*, par exemple celles de sous-estimer les questions relatives au pouvoir ou de donner de la royauté hindoue une image tirée des textes anciens plus que des réalités historiques et anthropologiques. Ils entendent aller plus loin et dégager quelques principes théoriques et méthodologiques propres à la démarche de l'auteur dont ils se réclament.

- 3 Quatre principes sont retenus : la mise en perspective de la centralité du pouvoir, la comparaison des configurations globales, une conception peu réifiée du social et la prise en compte du fait que chaque société est toujours en interaction avec d'autres. Le premier, qui consiste à secondariser le pouvoir dans l'explication sociologique, va évidemment à contre-courant d'une grande partie de la recherche en sciences sociales en France, à commencer par les héritiers de Marx, Pierre Bourdieu et Michel Foucault. Il explique à lui seul le relatif isolement de Louis Dumont dans le paysage sociologique et anthropologique intellectuel français. Par « conception peu réifiée du social », les auteurs comprennent une vue non monolithique des réalités sociales, une vue ouverte, admettant conflits et antinomies. Ils insistent beaucoup sur cette facette de la pensée de Louis Dumont qui, à l'évidence, permet de décrypter les contradictions du monde contemporain.

- 4 Dans une seconde partie, les auteurs de l'introduction tentent de situer, de manière schématique, l'approche de Louis Dumont par rapport à certains courants qui traversent l'univers conceptuel de l'anthropologie actuelle, notamment ceux représentés par Marilyn Srathern et Eduardo Viveiros de Castro. Partie de présupposés identiques – dévaluation du pouvoir et de l'inégalité, distinction radicale entre la société mélanésienne où elle a travaillé et celle de l'Euro-Amérique –, la première parvient à des conceptions très différentes : les Euros-Américains, selon elle, se représenteraient leur société comme une totalité et non comme un ensemble atomisé d'individus comme Dumont l'imaginait. Avec son perspectivisme, Viveiros de Castro, spécialiste des sociétés amérindiennes, entend, quant à lui, déplacer la dynamique théorique de l'anthropologie du côté de l'observé (et non pas seulement de l'observateur), comme finalement (c'est moi qui m'exprime ici) Louis Dumont le fait dans sa recherche sur la société indienne en choisissant d'expliquer cette société par des valeurs qui lui sont propres : la hiérarchie notamment, rejetée par le monde moderne. L'un et l'autre proposent une inversion dans le schéma explicatif. Cependant, selon nos auteurs, Viveiros de Castro retiendrait surtout de l'auteur d'*Homo hierarchicus* son souci de systématiser, dans les pays où travaille l'anthropologue², des « ontologies » différentes de celles de la société moderne. Les rencontres cachent donc des divergences considérables.

- 5 Le recueil est composé de douze textes, dix sont dus à des anthropologues ou proches de cette science, un autre à un philosophe (Vincent Descombes) et un dernier à Tzvetan Todorov, historien des idées et essayiste. Les chapitres sont divisés en quatre

parties qui forment l'ossature du livre : les limites du pouvoir (Tzvetan Todorov, Henri Stern, Rohan Bastin), la dynamique hiérarchique (Vincent Descombes, Joel Robbins, Ismaël Moya, André Iteanu), différence et comparaison (Cécile Barraud, Frederick Damon, Denis Monnerie), valeur et politique (Stephen Headley, Philippe de Lara, Stéphane Vibert). Tous les articles sont intéressants, bien que certains soient difficiles à lire en raison de leur haut niveau d'abstraction. Tous explorent de près ou de loin les thèmes qui ont été retenus comme principes directeurs de l'ouvrage et insistent sur le rôle des idées dans l'histoire des formations sociales. Nombreux sont ceux qui choisissent de se pencher sur des conflits de valeurs ou le passage d'un système d'idées à un autre.

- 6 Comment comparer les sociétés à ce niveau surplombant des idées et des valeurs ? De tous les articles, c'est sans doute celui d'André Iteanu qui pousse la réflexion le plus loin sur ce point. En se fiant au seul discours des gens qu'il étudie, l'auteur nous mène dans les spéculations savantes des Orokaiva en matière de socialité, de déplacement, d'échange et d'ancestralité. On navigue ici dans des constructions intellectuelles peu communes, radicalement différentes à première vue des nôtres, mêlant de surcroît le passé et le présent. Or justement, dans un post-scriptum, Iteanu suggère que l'on puisse analyser de la même manière, en faisant appel aux mêmes notions, les difficultés d'intégration des jeunes des banlieues difficiles de la région parisienne auprès desquels il a aussi enquêté. On assisterait en France, comme chez les Orokaiva, à la remontée à la surface de vieilles idées jadis subordonnées que les dynamiques sociales chargent d'un sens nouveau. L'hypothèse de conclusion s'énonce ainsi : en Mélanésie, on espère renouer avec ses ancêtres, en France, on veut renvoyer les étrangers chez eux (p. 188). La tâche est de toute évidence difficile et la comparaison quelque peu acrobatique, Iteanu le reconnaît lui-même. Peut-être tient-on là le sens caché du titre du livre ?
- 7 Pour un indianiste, le chapitre de Rohan Bastin consacré à la sécularisation de la royauté et à l'importance fondamentale du rituel et du sacrifice dans l'ordre social hindou retient l'attention. Pour ce chercheur, la sécularisation de la royauté que Dumont a repérée dans l'Inde ancienne ne doit pas être entendue comme séparation du religieux du profane, mais comme une séparation à l'intérieur de la sphère rituelle. Les remarques sur le temple sri-lankais et, plus généralement, sur le rituel corroborent les observations faites au Népal, par exemple sur l'importance du modèle sacrificiel dans la célébration des fêtes locales. Ce que Bastin dit du temple pourrait du reste être étendu plus largement à la ville royale hindoue, laquelle fonctionne souvent comme un sanctuaire.
- 8 Le livre se clôt par une étude critique de Stéphane Vibert qui remet en cause la manière dont la notion de pouvoir a été progressivement réduite dans les sciences sociales, pour désigner *in fine* un champ de bataille où s'opposent groupes dominants et groupes dominés. Ainsi caractérisée, l'anthropologie politique viserait avant tout à démonter les sources d'exploitation et de domination à l'œuvre dans la société et à analyser les formes de protestation contre cet ordre inégal et injuste. Le pouvoir, source de violence, deviendrait l'alpha et l'oméga de toutes relations sociales, la matrice indépassable de l'anthropologie. Vibert cherche à substituer à cette vision, selon lui, réductionniste et réifiante une approche basée sur la notion d'autorité qui s'attacherait à la dimension proprement symbolique des sociétés, comme l'a fait Louis Dumont dans *Homo hierarchicus* à propos du monde indien. Ce procès de l'idéologie moderne comme

source de raisonnement sociologique manque par endroits d'exemples concrets hors de l'Inde. Il est néanmoins fidèle aux objectifs d'une ethnologie non européocentrique.

- 9 Bien qu'aucune étude spécifique ne soit consacrée aux valeurs, les auteurs n'ignorent pas ce thème fondamental, emblématique de la réflexion de Louis Dumont : « Adopter une valeur, c'est hiérarchiser », écrit-il dans *Homo hierarchicus*³. Le sujet est implicite dans la plupart des textes. Pour Dumont, on le sait, les « idées-valeurs » sous-tendent les manières de vivre et de penser des sociétés et permettent de caractériser une formation sociale. Pour comprendre l'Inde et son système des castes, l'homme occidental doit sortir de ses valeurs et accepter d'entrer dans un système qui s'appuie sur d'autres idées de base. C'est le point de départ de la recherche dumontienne. Un article du recueil, celui d'Ismaël Moya sur les réseaux financiers à Dakar, atteste de l'intérêt de la méthode. À Dakar, l'argent est échangé contre différents services et marchandises, mais les lois qui président à sa circulation et à sa consommation appartiennent à d'autres instances que celle de l'économie capitaliste mercantile. La circulation de la monnaie est ici réglée par des groupements de parenté, des tontines ou encore, parmi les femmes, gestionnaires de l'économie domestique, par ce que l'on pourrait appeler une *économie cérémonielle*, orientée par le besoin vital de célébrer des rites de passage (naissance et mariage, surtout) dispendieux qui « honorent des relations de parenté » (p. 161). De telles dépenses existent aussi, il est vrai, en Occident, mais elles n'y jouent pas un rôle aussi systématique.
- 10 Dans leur introduction, Cécile Barraud, André Iteanu et Ismaël Moya considèrent eux aussi la valeur. Ils insistent sur un point : Dumont prend les valeurs non pas comme des idiosyncrasies closes sur elles-mêmes, comme souvent dans l'anthropologie nord-américaine classique, mais dans des situations de conflits ou de hiérarchie (des valeurs), impliquant des valeurs principales et des valeurs secondaires, englobées. Aucune valeur ne domine jamais de manière homogène et complète. Une formation sociale est donc toujours considérée comme un lieu de tensions et de contradictions, elle n'est jamais construite autour d'une seule idée. Le point est important même s'il n'apparaît pas ou très peu dans *Homo hierarchicus* (c'est une de ses faiblesses) ; il est développé dans les livres ultérieurs. En revanche, il est vrai que, partout dans son œuvre, Dumont appréhende cette notion dans une réflexion comparative entre sociétés différentes.
- 11 Les trois auteurs rappellent aussi que Louis Dumont assigne à cette notion de valeur une portée particulièrement ambitieuse. Selon l'auteur d'*Homo hierarchicus*, en effet, les valeurs « sont au-delà des distinctions entre symbolique et réel, représentation et réalité ou encore faits et idées » (cité p. 22). Elles se situent au-delà de l'épistémologie. Une telle conception fait évidemment débat. Cet « au-delà » a une consonance quasi théologique. Comment comprendre le monde contemporain sans confronter les idées aux faits, les propagandes politiques et religieuses aux réalités, les représentations les plus élémentaires à ce qu'elles sont censées représenter ? Comment s'assurer que les idées identifiées comme valeurs à l'intérieur d'une société donnée ne sont pas celles d'un groupe dominant et ne fonctionnent pas comme une idéologie au sens marxiste du terme ? Comment ne pas verser dans une simple histoire des idées ? La liaison entre « idées-valeurs » et faits reste, d'après moi, une question problématique dans la construction théorique défendue.
- 12 Le recueil est remarquable pour sa volonté de penser le social autrement. On voit bien qu'il ne s'agit pas ici seulement de s'attacher aux discours locaux, d'en déchiffrer les

sens cachés, d'en déduire les valeurs dominantes et celles subordonnées, mais aussi de situer ces « idées-valeurs » dans un espace social pris dans des dynamiques internes et externes et, finalement, de les comparer au gré des processus d'acculturation. Un tel cadre interprétatif implique de prendre radicalement au sérieux ce que disent les gens parmi lesquels on travaille (ou ce qu'ils écrivent lorsqu'on possède d'eux des textes normatifs), d'entrer dans leurs catégories de lecture, leur outillage de mots, d'idées et de sentiments, et de mettre entre parenthèses les notions importées d'Occident dont le chercheur est, qu'il le veuille ou non, l'incarnation. Il suppose de ne pas considérer uniquement ces discours comme des leurres, des échappatoires, des distorsions motivées par le seul intérêt, mais aussi comme des codes, des configurations philosophiques exprimant des choix socioculturels qu'il appartient au raisonnement sociologique de mettre en forme. Cette position présume, là aussi, une critique implicite de l'idéologie moderne occidentale comme modèle d'explication sociologique. Elle a de quoi séduire tout anthropologue attentif aux formes d'altérité. Est-elle tenable scientifiquement ? C'est à chacun de juger.

NOTES

1. *Homo hierarchicus. Essai sur le système des castes*, Paris, Gallimard, 1967 (« Bibliothèque des sciences humaines »).
2. J'emploie par commodité les mots « anthropologie » et « anthropologue ». Mais, dans de nombreux cas, les mots « ethnologie » et « ethnologue » me paraissent plus appropriés.
3. *Homo hierarchicus*, op. cit. : 34.